

# Youssef Seddik

## Le grand malentendu

L'Occident face au Coran  
essai

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

الْمَغْلُوبَاتِ الرُّومِ فِي أَمْثَلِ الْأَرْضِ

*A.L.M. Vaincus ont été les romains.  
Au plus proche du territoire  
et Après leur défaite ils  
vaincront. Dans peu d'années.  
A Dieu, certes, appartient ce  
qu'il en sera. Et c'est alors  
en ce jour-là que les croyants  
se réjouiront.*





# LE GRAND MALENTENDU

La collection *Monde en cours*  
est dirigée par Jean Viard

Ouvrage édité par Marion Hennebert

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ  
الَّذِينَ غَلَبَتِ الرُّومُ فِي أَدْنَى الْأَرْضِ  
وَهُمْ مِنْ بَعْدِ غَلَبِهِمْ سَيَغْلِبُونَ  
فِي بِضْعِ سِنِينَ لِلَّهِ الْأَمْرُ مِنْ قَبْلُ  
وَمِنْ بَعْدِهِ وَيَوْمَئِذٍ يَفْرِحُ الْمُؤْمِنُونَ  
سُورَةُ الرُّومِ

En couverture :  
Coran, XXX.

© Éditions de l'Aube, 2010  
[www.aube.lu](http://www.aube.lu)

ISBN 978-2-8159-0070-6

Youssef Seddik

# Le grand malentendu

L'Occident face au Coran

*éditions de l'aube*

Du même auteur :

*Le grand Livre de l'interprétation des rêves*, attribué à Muhammad ibn Sîrîn (VIII<sup>e</sup> s.), traduction, présentation et notes, éd. Al-Bouraq, Beyrouth-Paris, 1994 ; l'Aube, 2005

*L'Éloge du commerce*, d'Abû Al-Fadhî ad-dimishqî (XII<sup>e</sup> s.), traduction et étude en coll. avec Yassine Essid, éd. Arcanes, Tunis, 1995

*L'Abaisse, le livre des ventes*, de Mâlik ibn Anass. Première somme de la jurisprudence islamique, traduction, présentation et notes, éd. MédiaCom, Tunis, 1996

*Épîtres*, d'Avicenne et de Bryson, traduction et étude en coll. avec Yassine Essid, éd. MédiaCom, Tunis, 1996

*Dits du prophète Muhammad*, traduction, notes et postface, Actes Sud/Sindbad, Paris-Arles, 1998, nouvelle édition 2002

*Brins de chicane, la vie quotidienne à Bagdad au X<sup>e</sup> siècle*, d'Al-Muhassin at-Tanûkhî (X<sup>e</sup> s.), traduction, introduction et notes, Actes Sud/Sindbad, Paris-Arles, 2000

*Le Coran, autre lecture, autre traduction*, l'Aube, Barzakh, 2002

*Les Dits de l'imam 'Alî*, traduction, introduction et notes. Actes Sud/Sindbad, Paris-Arles, 2003

*Nous n'avons jamais lu le Coran*, l'Aube, 2004

*Qui sont les barbares ?*, l'Aube, 2005

*L'Arrivant du soir. Cet islam de lumière qui peine à devenir*, l'Aube, 2009

*À la mémoire toujours vive  
de Christiane Nahs-Assaf,  
une Arabe de Beyrouth, blonde aux yeux bleus...  
Elle nous a quittés au moment  
où je finissais ce livre  
en me promettant de m'aider,  
dès son rétablissement, à en terminer la saisie.*  
Y. S.





## Préambule

### Menteuse laïcité

« Oh les beaux jours du bonheur impossible  
Où nous joignons nos bouches !  
— C'est possible ! »

C'est dans cette séquence amère d'un poème de Verlaine, brumeux dialogue entre vieux amants que je connais par cœur depuis ma pré-histoire scolaire, que je situerais volontiers les multiples rapports affectifs et intellectuels qui ont fini par me lier à la France, et plus généralement à l'Europe et à ce qu'il est convenu d'appeler l'Occident.

Ces pays lointains de ma géographie imaginaire de gamin puis de mes années de migration me fascinaient et me séduisaient d'autant qu'ils semblaient ne me tolérer que sous d'intolérables conditions. Une de ces conditions, que j'essayais

de refuser, ou du moins de négocier, était celle de n'être plus moi-même, et de ne plus appartenir par conséquent à tous ceux – mes proches – pour lesquels l'Europe et la France éprouvaient de l'indifférence, pour ne pas dire répulsion. Et c'est au cours de ces négociations qui se déroulaient sans mots, sans stratégie, sans programme, mais dans un tumulte souterrain et assourdi d'émotion et de désir, que j'ai fini par croire que la France et l'Europe me faisaient souffrir, autant de m'avoir séduit, telles de malignes sirènes, que de m'avoir fait du mal. En effet, de nombreuses raisons portaient les miens à croire que la rive nord de la Méditerranée n'avait jamais cessé de leur apporter malheurs et désastres.

Sans me détourner pour autant de leur détresse, je me suis mis à rechercher dans ma propre culture (qui m'éloigne déjà suffisamment d'eux) de quoi me résigner à aller enfin vers cette autre culture sans laquelle – ô paradoxe ! – on m'a appris que nulle promotion ne peut se réaliser.

Et c'est là où je me suis trouvé à reprendre ce mot du poète Hölderlin : « *Là où le péril croît, croît aussi ce qui sauve* »... Il fallait bien, me suis-je dit, m'accrocher à cet espoir que nous fait miroiter le

poète allemand du fond de son crépuscule. C'est ainsi seulement, et sur cette planche fragile, que peut se justifier un tel ouvrage.

L'idée de réparer ce mal ancien a fini par s'imposer à moi comme un choix délibéré et assumé. « Réparer » le mal : ce serait une drôle d'expression si elle n'avait l'excuse et presque la légitimité de ce qui se dit couramment, innocemment et sans conséquences. Un mal réparé et « bien » réparé cesserait-il, du coup, d'être ce qu'il est ? Deviendrait-il moins morbide, et comme « bonifié » ?

Mais d'abord, et afin d'éviter tout malentendu, je me dois avant tout de situer l'emplacement à partir duquel je prie mon lecteur de m'entendre.

Je ne saurais parler de ce mal profond, qui ronge en moi mon attachement d'amoureux trompé à l'Europe, que d'un seuil à la Magritte, ce peintre des non-lieux et des non-liens. Je n'apparaîtrais surtout pas de la porte dont le lecteur me suppose arriver – celle de cet islam apprivoisé, tranquille et éclairé par les Lumières des Kant et autres Voltaire. Et je ne me dirige aucunement vers cet horizon où certains croient m'attendre, celui qui ferait abolir en moi le

poids de mon vécu, celui d'un enfant né d'un Arabe fervent musulman et d'une non moins pieuse musulmane, qui n'ont vu en l'Europe et en cet Occident que la nuit de leur longue vie de colonisés.

Mais dès lors, et en me faisant valoir à travers cette drôle d'apparition, que puis-je montrer de plus que cette terrible « plainte » picturale dont le même Magritte effraie et enchante du même coup le regard quand il installe sur le tout de la toile, inattendu et brutal, ce simulacre d'humain au visage en trou noir et au ventre béant logeant une colombe en cage ?

Il me faut à ce titre – et pour être fidèle à mon seuil magrittien qui n'a ni porte, ni couloir, ni arrivée – user à ma manière de concepts et d'outils de discours qui se doivent forcément rester familiers au lecteur occidental. Je me dois de ce fait brider ou briser peut-être mes légitimes élans de me référer autant qu'il est possible à ce matériau issu de ma culture, de mon patrimoine, de mes tics de langage et de mes mythes, sous peine de perdre mon partenaire interlocuteur ou, pire encore, de lui fournir de quoi m'épingler comme un papillon des îles sur les surfaces immaculées de ses cahiers d'ethnographe.

Je partirai donc de partout où j'espère accrocher l'écoute de l'Européen, et par exemple de ce visage dont Emmanuel Lévinas dit qu'il est cette « *nudité décente qui interdit de tuer* ». Dans les innombrables plis qui froissent le texte fondateur de l'islam il y a un moment, plus fort encore que ce principe lévinassien, dont je peux affirmer qu'il accueille une réparation radicale du mal avant même qu'il ne soit avéré.

Car le français «visage», déjà, ne rend pas toute la dimension d'abandon et de dénuement que recèle le mot arabe *wajh* (dont on tire *wijha*, «direction») qui donc indique plus le mouvement vers l'autre qui me voit que le regard qu'il est censé jeter sur moi.

Cette conception inscrite dans le mot même de l'arabe «*wajh*» (visage) donne tout son sens à ce que nous avons déjà repéré dans un travail précédent: le vrai péché originel d'une possible théologie islamique. Nous savons que c'est moins la sexualité – et tout ce que la culture et la théologie chrétienne occidentale en ont fait – qui parcourt la séquence édénique dans le Coran que la simple nudité. C'est à partir de cette nudité découverte puis réparée dans ce que le Coran appelle le plumage et l'habillement que le visage

nu va instaurer une scène primordiale, où toute l'humanité sera tributaire de cette dette qu'est le meurtre possible du semblable.

C'est à ce titre que le Coran met en scène deux personnages que les seuls commentateurs traditionnels nomment, bien à tort : vous avez deviné qu'il s'agit d'Abel et de Caïn. Le fait que la version coranique ne les nomme point en fait deux visages d'abord dirigés vers un visage invisible, celui de Dieu, qui les remet à leur face-à-face solitaire aussitôt qu'il décide d'agréer l'offrande de l'un et de refuser celle de l'autre.

Les deux offrandes non plus ne sont pas définies comme pour faire de ce « caprice divin » – que d'aucuns qualifient de mystère – l'annonce du retrait quelque peu « théâtral » de Dieu afin que le mal se réalise. Là le texte de ce récit devient véritablement celui du tout premier péché des hommes, car sans transition il pose la problématique de l'élection d'un peuple de la manière la plus abrupte : « [...] C'est bien pour cela que nous avons prescrit pour les fils d'Israël que celui qui a fait périr une seule âme, [...] c'est comme s'il avait fait périr l'humanité tout entière. »<sup>1</sup>

---

1. Coran, V, 32.